

Sous la direction de
Laurent Testot

Préface de **Giulia Bonacci**



La Grande histoire de l'Afrique

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

La Grande histoire de l'Afrique

Sous la direction de Laurent Testot

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Couverture : ©G.-W. Wilson (1823-1893), Library of congress.

Intérieur : p. 70, p. 110, p. 193 : ©Légendes cartographie.

Retrouvez nos ouvrages sur

<https://www.scienceshumaines.com/editions>

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie
ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation
de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2026**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361069810

**RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ**

Publié avec le concours de la région **Bourgogne-Franche-Comté**

PRÉFACE

A lors que le fracas du monde redessine, en Afrique, les relations sociales, politiques et économiques et que les circuits de l'information, en pleine mutation, transforment les regards portés sur ce continent – partout surgit le besoin de connaissances et de repères. En particulier, je suis toujours saisie par la soif d'histoire exprimée par les jeunesses africaines, caribéennes et européennes croisées sur ma route. Dans les salles de classe, les quartiers populaires ou les discussions publiques, j'entends ces questionnements renouvelés, génération après génération : Que sait-on de l'Afrique avant la colonisation ? D'où viennent les inégalités structurelles si visibles aujourd'hui ? Quels sont les liens entre les populations afro-américaines et africaines ? Quelles alternatives à la violence des sociétés contemporaines ?

Il n'existe ni réponses directes ni démonstrations univoques. Il existe en revanche la volonté partagée par de nombreuses personnes de sortir d'une histoire victimaire de l'Afrique, de redécouvrir des sources, qu'elles soient vestiges, langues, peintures ou manuscrits, grâce auxquelles une autre histoire peut être racontée. Une histoire finalement libérée de l'eurocentrisme qui l'a longtemps définie et faisant la part belle à la pensée critique et à la déconstruction des idées reçues. Grâce au « tournant

global» qui balaya les sciences humaines il y a presque trente ans déjà avec un souffle capable de traverser les continents, d'articuler les temps et les civilisations et d'offrir des perspectives décentrées et transversales, l'histoire de l'Afrique a trouvé une méthodologie à la hauteur des enjeux rencontrés.

C'est ici une grande histoire qui est présentée, car elle plonge dans les siècles, parcourt toutes les régions du continent et évoque les diasporas. Sa force réside dans la mobilisation de nombreux matériaux et la collaboration entre chercheurs et journalistes, à travers des chapitres courts, des entretiens et des encarts offrant une lecture rythmée et documentée. Il faut tout le savoir-faire de Laurent Testot pour ancrer finement l'Afrique dans l'histoire de notre monde et pour la rendre accessible au plus grand nombre, dans des termes simples et précis. Nous sommes dans ces pages loin des points de vue idéologiques et des récits biaisés, loin des poncifs qui s'attachent à une représentation figée de l'Afrique. Par contraste, celle-ci devient sous nos yeux actrice des origines de l'humanité, carrefour des civilisations anciennes, sociétés aux prises avec les défis du monde moderne.

Ce portrait est d'autant plus réjouissant que l'Afrique préhistorique, antique et médiévale est ainsi mise à l'honneur. En faisant le choix d'une histoire longue mettant en scène les ancêtres africains de l'humanité, en suivant les premiers peuplements le long de la vallée du Rift, et en rappelant que le Sahara désertique fut fertile et habité d'humains et d'animaux, l'Afrique se dessine comme notre matrice commune. L'Égypte antique régna au croisement des cultures, elle nourrit les marchés internationaux de ses denrées précieuses et enseigna ses connaissances philosophiques et astronomiques aux Grecs tout en léguant au monde le principe d'une royauté sacrée. Enfin ! Les controverses sur les racines culturelles de l'Europe sont dépassées et nos savoirs rejoignent finalement ceux d'Hérodote sur l'antériorité et l'influence de l'Égypte.

Un des points forts de cet ouvrage est d'arriver à narrer les liens anciens entre l'Afrique et le monde. Ainsi ces huit siècles de relations avec l'Empire romain, ou ce processus d'islamisation à partir du 7^e siècle qui fit du Maghreb une terre de conquêtes arabo-musulmanes autant que de tendances contestataires de l'islam. Les grands empires qui organisèrent la vie sociale et politique au sein du continent, Kongo, Songhaï, Mâli, Ghâna, Monomotapa et Éthiopie sont discutés à partir des sources connues, bien plus nombreuses qu'autrefois. Avec cette « normalisation » de l'Afrique médiévale, nous entrons en terre d'intelligence et de partage des connaissances. Autre exemple de ces liens qui ont transformé à la fois l'Afrique et le monde : l'esclavage au sein des sociétés africaines d'une part, et l'esclavage des peuples africains dans les traites transsahariennes, atlantiques, et indiano-céaniques d'autre part. Au 15^e siècle, la bascule vers une nouvelle ère capitaliste et multiculturelle imposa des stigmates déshumanisants aux Africains et aux Africaines et eut des conséquences profondes sur l'économie, la démographie et les cultures du continent. Prélude à la conquête territoriale de l'Afrique par les Européens, c'est bien l'esclavage et la traite qui fondèrent le racisme scientifique et justifèrent la colonisation, et, dans un même mouvement, poussèrent l'histoire ancienne du continent dans l'oubli.

Quel vertige !

Le besoin et l'exigence actuelle d'histoire, évoqués plus tôt, laissent entrevoir l'épaisseur et l'effet de cet oubli qui a longtemps organisé les représentations dominantes. C'est pourquoi il faut sans cesse reprendre, rappeler, expliquer, rendre accessibles les sources et faire de l'histoire longue, ancienne et complexe de l'Afrique une partie intégrante de notre histoire à tous et à toutes. Car perdurent, pour toutes ces raisons que l'histoire peut expliquer, des disparités démographiques sur le continent, la minorisation des femmes, la violence des rapports

politiques, des inégalités structurelles et racialisées. Car surgissent aujourd'hui les grandes luttes de demain qui s'appuient sur l'histoire pour demander des comptes : réparations au titre de l'esclavage, restitutions des patrimoines et des matrimoines pillés lors de la colonisation, circuits du retour vers le continent et invention de nouvelles citoyennetés ; ainsi se fabriquent de nouveaux horizons et de nouvelles utopies porteuses de liberté.

Après avoir lu cet ouvrage, naît l'envie de grandes histoires de tout le reste, de l'Afrique politique au 20^e siècle, des femmes africaines, des cultures et des arts, des relations entre Afrique et diasporas anciennes et récentes, etc. Un seul livre ne peut contenir toute l'histoire, néanmoins, un petit livre de poche pour une grande histoire – cela fait un grand livre.

Giulia Bonacci
Juin 2026

INTRODUCTION

UNE AFRIQUE AUX PASSÉS MULTIPLES

C'est un continent trop peu présent dans nos livres d'histoire. Et pourtant. C'est là où est née l'humanité, là où avec l'Égypte a fleuri le plus durable des empires, là où des femmes ont pu exercer le pouvoir. C'est un bloc géographique, qui a été victime des plus importantes entreprises de déportation et de spoliation de l'histoire, mais aussi un lieu où un philosophe du 17^e siècle pouvait être rationaliste. C'est un continent immense qui abrite une part croissante de la jeunesse mondiale et se trouve à l'avant-garde du changement climatique. Il a pour nom Afrique.

Pour donner un aperçu de ces histoires sans pour autant céder au vertige, nous avons choisi d'explorer des lieux emblématiques, du Sahara carrefour de civilisations à la « nation arc-en-ciel » d'Afrique du Sud ; d'incarner des trajectoires de vie, comme celle de l'esclave devenu militant abolitionniste Olaudah Equiano ; de souligner qu'il demeure bien des énigmes, comme celle posée par les San, qui constitueraient par leur génétique le plus vieux peuple de la Terre...

Reste que son passé en a fait trop longtemps un continent de ténèbres, par les crimes qui s'y commirent. Après la longue nuit des traites négrières qui dépeuplèrent l'Afrique pour peupler de diaspora Amériques et archipels divers, prit place la parenthèse de la colonisation, quand, à la toute fin du 19^e siècle, un continent entier passa aux mains d'un autre. L'Europe ne resta pas longtemps propriétaire des terres noires, mais l'événement légua un lourd passif, qui aujourd'hui encore obère l'économie du continent, l'imagination de ses élites, et mine les sociétés du monde par son héritage raciste.

C'est aussi parce qu'aujourd'hui l'Afrique rattrape son retard démographique, tout en tardant à mettre en place une économie pérenne qui ne reposerait pas sur la dilapidation de ses ressources, qu'elle inquiète. Elle doit de toute urgence se réinventer des futurs, les décliner de manière autonome, oser les défendre. Car elle sera demain au centre de toutes les attentions. Continent qui aura le moins contribué au réchauffement climatique, elle sera celui qui en souffrira le plus.

Des résiliences qu'elle saura mettre en place, de l'avenir qu'elle offrira à ses habitants, des religions qu'elle se choisira, des histoires qu'elle exhumera d'un lointain passé pour inspirer son devenir, dépend notre futur. Car s'il est une chose certaine que l'histoire nous enseigne, c'est que nous sommes tous africains. Parce que nos ancêtres sont tous venus d'Afrique. Et parce qu'une part croissante de l'humanité, et surtout de sa jeunesse, est en train d'y grandir.

Laurent Testot

L'AFRIQUE, UN CONTINENT D'HISTOIRES

Une histoire à part ?

Mal lue, la question de l'exceptionnalité de l'histoire africaine pourrait heurter. Il ne s'agit évidemment pas ici de reprendre l'antienne européocentriste et raciste selon laquelle les Africains ne seraient entrés dans l'histoire que récemment. L'interrogation porte sur l'entité africaine et sur la nécessité, selon certains, d'une histoire qui devrait être pensée, étudiée, racontée, « à part ». Pourquoi pas « avec » ?

Le découpage du monde a une histoire. C'est vrai pour des entités étatiques, comme la France, dont on sait qu'il est absurde d'écrire une histoire pluri-millénaire ; mais c'est vrai aussi pour des entités géographiques dont on aurait tort de croire qu'elles sont naturelles, comme les continents. L'Afrique n'existe pas en soi. Il s'agit d'une construction abstraite qui a été forgée au cours de plusieurs siècles, des géographes grecs du 5^e siècle avant notre ère (av. n.è.) jusqu'aux géographes européens du 19^e siècle. Ératosthène, au 3^e av. n.è., pensait que ces discussions ne servaient qu'à passer le temps ; le croire serait sous-estimer le poids de ces délimitations pour nous désormais familières et nécessaires, mais surtout conventionnelles, et imposées

au monde par la colonisation européenne. Pendant longtemps, l'*Europe*, l'*Afrique* et l'*Asie* ont désigné trois parties d'un même continent, devenu l'« ancien » lorsque les Européens ont découvert l'existence d'un autre continent, « nouveau ». Alors que ce dernier fut rapidement baptisé *Amérique*, dès le début du 16^e siècle, l'« ancien », lui, restait anonyme. « Eurasafrrique », « Eurafrasie », « Afriqueurasie », « Afro-Eurasie » ? Appelons-le *Eufrasie*. La crase la plus courte et peut-être la plus euphonique, presque un prénom, dit la continuité terrestre d'un espace qu'on a pris l'habitude de disjoindre.

Pour les géographes grecs, les trois parties de l'écoumène, l'*Europe*, l'*Asie* et la *Libye* – car ce n'est que plus tard qu'elle fut appelée *Afrique* –, étaient délimitées par la mer Méditerranée, et par deux fleuves : le Tanais (le Don actuel) entre Europe et Asie, le Nil entre Afrique et Asie. C'était une géographie déterritorialisée, presque hors-sol. L'Égypte, dont l'unité civilisationnelle était très forte, se trouvait donc paradoxalement écartelée entre l'Afrique et l'Asie. Hérodote, dans son *Enquête*, s'en amusait. Il écrivait que les géographes ne savaient pas compter, car pour intégrer le delta du Nil dans leur schéma ternaire, il aurait fallu créer une quatrième partie du monde.

Abstraite, cette géographie était aussi mouvante. À partir du 16^e siècle, consécutivement au contournement de l'Afrique par les navigateurs portugais, ce n'est plus le Nil, mais la mer Rouge qui apparut comme la séparation évidente entre Afrique et Asie. Trois siècles plus tard, le percement du canal de Suez, inauguré en 1869, vint définitivement exciser l'Afrique du reste de l'Eufrasie. Cela venait confirmer l'idée que l'Afrique formait une sorte de bloc monolithique, une masse de terre aux rivages aveugles, repliée sur elle-même, et donc sans histoire. « L'Afrique se présente comme un tronc sans branches », écrivait le géographe Carl Ritter au début du 19^e siècle dans sa *Géographie générale comparée*. « L'Afrique, entourée de tous côtés par la mer,

se présente comme un tout isolé, comme une forme de terre complètement séparée des autres et n'existant pour ainsi dire que par elle-même », ajoutait-il. Les géographes mesurèrent la longueur des côtes par rapport à la superficie, les nombres d'échancrures, de saillies, d'îles; l'Afrique leur apparut trop lisse, dépourvue de tous ces accidents insulaires et péninsulaires qui expliqueraient selon eux le développement historique de l'Europe, ceci ayant conduit à multiplier les interactions possibles. Si on concédait à intégrer le Nord de l'Afrique dans l'histoire méditerranéenne, ne pouvant ignorer l'Égypte pharaonique et l'Afrique romaine, il restait l'Afrique subsaharienne, « noire », au passé ignoré: elle fut longtemps un blanc de la cartographie européenne, plus longtemps encore un blanc de l'historiographie.

En 1963, Fernand Braudel pouvait encore écrire: « Pour la compréhension du monde noir, la géographie prime sur l'histoire. Les cadres géographiques sont les plus significatifs, s'ils ne sont jamais les seuls à compter. » Reprenant implicitement le thème développé notamment par Jules Michelet, que le progrès pour l'humanité était son émancipation progressive des contraintes naturelles, Fernand Braudel considérait, comme bien d'autres, que l'histoire de l'Afrique « noire » aurait été marquée par une nature plus impérative, plus contraignante. Ce « déni d'historicité », l'historien François-Xavier Fauvelle continue de le pourfendre, et c'est pourquoi sa nomination au Collège de France en 2019 est importante.

Un trop-plein d'histoires?

Cadre abstrait, l'Afrique devrait davantage n'être considérée que comme un emporte-pièce dans l'histoire eufrasiennne, voire dans l'histoire mondiale. En découpant le mille-feuille du passé, on trouverait en Afrique une histoire ancienne, multiple, complexe, très diverse; des histoires, dont certaines ne tiennent qu'en Afrique, tandis que d'autres chevauchent des

espaces qu'on voudrait disjoindre. Il faudrait accepter l'idée, comme dit le philosophe Achille Mbembe, qu'il n'y a ni dehors ni dedans. « Il n'y a aucune partie du monde dont l'histoire ne recèle quelque part une dimension africaine, tout comme il n'y a d'histoire africaine qu'en tant que partie intégrante de l'histoire du monde. »

On se réfère fréquemment à l'histoire du peuplement humain. L'humanité, primitive et moderne, y est née et de là s'est répandue dans le reste de l'Eurasie, puis en Amérique pour l'*Homo sapiens*. Dès lors, comment croire qu'à cette préhistoire de migrations aurait succédé un temps de réclusion et d'isolement total? Il y a presque une sorte de condescendance à affirmer que nous sommes tous africains, quand par ailleurs on érige des murs de barbelés et que des centaines de migrants se noient en mer Méditerranée.

Ces débordements géohistoriques sont innombrables. Passons sur l'Empire romain qui a été aussi bien européen qu'asiatique et africain, et dont l'histoire est bien connue. N'oublions pas que les empires égyptiens, à l'époque de Ramsès II au 13^e siècle av. n.è. comme à celle de Mehmet Ali au début du 19^e, se sont étendus de la Nubie jusqu'à la Syrie. Pensons également aux empires almohade et almoravide, qui ont uni le Maghreb et une partie de la péninsule hispanique, al-Andalus; ou tout simplement à l'Empire omeyyade, qui, avant sa chute au milieu du 8^e siècle, s'étendait des Pyrénées à l'Hindu Kush. Ces constructions politiques n'ont eu que faire de pseudo-limites continentales.

De la même manière, on ignore souvent les contacts qui ont pu exister entre l'Afrique de l'Est et la lointaine Chine. L'histoire la plus connue est évidemment celle des navigations menées par l'amiral Zheng He au début du 15^e siècle. Lors des trois dernières expéditions, entre 1417 et 1433, les jonques chinoises longèrent les côtes africaines jusqu'à Malindi. Mais la présence de porcelaine

chinoise, et plus généralement de faïence, est attestée déjà au 11^e siècle. Même si ceci résulte d'échanges indirects par le biais de marchands arabes ou indiens, cela n'en prouve pas moins l'existence d'un système-monde à l'échelle de l'océan Indien, dans lequel l'Afrique orientale est intégrée.

Enfin, souvenons-nous de la polémique futile et absurde lorsqu'il s'est agi d'intégrer un peu d'histoire africaine dans les programmes de cinquième avec la réforme de 2008. « Africaine », pour ne pas dire « noire », car l'histoire de l'Égypte n'a évidemment jamais posé problème à quiconque. En revanche, enseigner quelques éléments d'histoire du royaume Songhaï ou bien du Monomotapa, dont personne, certes, n'avait entendu parler jusqu'alors – simple preuve de notre ignorance –, paraissait scandaleux. « Ce n'est pas notre histoire! », disaient certains. En tout cas, c'était bien de l'histoire, et une histoire qui ne réduisait pas l'Afrique aux traites esclavagistes, aussi importantes soient-elles dans notre mémoire partagée.

Or toutes les histoires sont possibles, aussi bien l'étude de l'art rupestre en Afrique du Sud, au Botswana, en Namibie, ou bien dans le Sahara, que l'étude des manuscrits guèzes d'Éthiopie ou arabes du Mali, aussi bien l'étude archéologique des ruines du Zimbabwe ou de celles de Libye, que l'étude des chroniques dynastiques d'Afrique de l'Ouest ou des témoignages algériens des guerres passées. L'Afrique doit être considérée dans son infinité d'études historiques, avec des problématiques différentes, selon diverses approches disciplinaires.

Il y a tellement d'histoires, connues ou ignorées, que cela serait presque un non-sens d'écrire « une » histoire de l'Afrique, comme il n'y en aurait pas plus à écrire une histoire de l'Asie, continent trop vaste pour être pensé dans sa totalité et au prisme d'une quelconque identité. Pourtant, la prudence s'impose. Car si on peut penser qu'une histoire décoloniale devrait

faire fi de l'entité « Afrique », pensée et imposée par les Européens, ne serait-ce pas encore du colonialisme que de vouloir imposer cette déconstruction? Si l'Afrique a été une abstraction, elle s'est émancipée au cours du 20^e siècle, devenant le cadre d'un processus de territorialisation qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

« L'histoire dira un jour son mot, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera à Bruxelles, Washington, Paris ou aux Nations unies, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme et de ses fantoches. L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité. » C'était l'espoir du leader indépendantiste congolais Patrice Lumumba, dans la dernière lettre envoyée à sa femme en janvier 1961.

Des Afriques?

Le continentalisme¹ panafricain s'est formé à partir du milieu du 19^e siècle, aux États-Unis, au sein de la communauté issue de la traite négrière. Il s'est ensuite diversifié, dessinant des contours différents à l'Afrique et à l'identité africaine.

• **Le premier panafricanisme était un continentalisme anticolonial.** Il visait à rassembler tous les pays d'Afrique en une organisation internationale unique dans un but d'autonomie vis-à-vis de l'Europe. Au terme de plusieurs congrès, l'Organisation de l'unité africaine fut finalement créée en 1963, affirmant la ferme résolution « à sauvegarder et à consolider l'indépendance et la souveraineté durement conquises, ainsi que l'intégrité territoriale de nos États, et à combattre le néocolonialisme sous toutes ses formes ». L'Afrique y était définie comme l'ensemble du continent, Madagascar, ainsi que les îles voisines. Ainsi, les chefs de file de la décolonisation reprenaient incidemment un découpage du monde pensé en

1- Continentalisme: sentiment identitaire ressenti à l'échelle d'un continent.

Europe. L'Afrique avait été le continent colonisable, partagé au congrès de Berlin de 1885 ; en 1963, il devenait le continent décolonisé, ou en cours de décolonisation. Les « Africains » s'affirmaient et clamaient désormais leur nouvelle solidarité.

Mais cela n'allait pas sans interrogations. « Nous avons, pour la plupart, le sentiment que ce qui nous rapproche – et doit nous unir –, c'est notre situation de pays sous-développés, anciennement colonisés. Et ce n'est pas faux. Mais nous ne sommes pas les seuls pays dans cette situation. Si c'est là, objectivement, toute la vérité, l'Unité africaine devrait se relâcher, un jour, avec la fin du sous-développement. » À cette mise en garde, prononcée par l'écrivain et homme d'État sénégalais Léopold Sédar Senghor à Addis-Abeba en 1963, il répondait lui-même par l'affirmation d'une identité africaine historique pluri-millénaire. « Je suis convaincu que ce qui nous lie est plus profond ; et ma conviction s'appuie sur des faits scientifiquement démontrables. Ce qui nous lie est au-delà de l'Histoire – il est enraciné dans la Préhistoire. Il tient à la Géographie, à l'Ethnie, à la Culture. Il est antérieur au Christianisme et à l'Islam ; il est antérieur à toute colonisation. C'est cette communauté culturelle que j'appelle Africanité. Je la définirais comme "l'ensemble des valeurs africaines de civilisation". Qu'elle apparaisse sous son aspect arabo-berbère ou son aspect négro-africain, l'Africanité présente, toujours, les mêmes caractères de passion dans les sentiments, de vigueur dans l'expression. » Une identité africaine était essentialisée.

- **Le deuxième panafricanisme s'est appuyé sur une autre définition de l'Afrique, plus restreinte, racialisée.** L'Afrique, implicitement, n'aurait d'unité et d'identité que noire. C'est « l'Afrique africaine », comme l'écrivait l'historien français Raymond Mauny en 1970, dans son livre *Les Siècles obscurs de l'Afrique noire*, celle dont on a pu penser qu'elle était sans histoire : « Il s'agit donc

de la large majorité du continent qui, au cours de cette période, continue, à bien peu de choses près, son existence millénaire ». Inversant le discours de dénigrement, certains ont voulu faire de l'Afrique le foyer originel de toute civilisation. C'est notamment le cas du Sénégalais Cheikh Anta Diop, auquel un film, *Kemtiyu*, a été consacré en 2016. Liant africanité et négritude, des auteurs ont ainsi réinterrogé l'histoire de l'Égypte antique, rappelant la période des « pharaons noirs » au 8^e siècle av. n.è. Mais la réécriture afrocentriste de l'histoire n'est pas sans controverses. Non, les archéologues européens n'ont pas délibérément cassé le nez des statues égyptiennes pour cacher leur prétendue négritude...

• **Letroisièmepanafricanisme, qui est aussile plus ancien, est davantage un « pan-négrisme »**, pour reprendre le concept inventé par William E.B. Du Bois en 1897. L'Afrique, implicitement l'« Afrique noire », serait le territoire de référence pour une population diasporique, marquée par une expérience historique spécifique: l'esclavage. C'est l'histoire d'une Afrique d'outre-mer. La question ici est celle de son articulation à l'histoire de l'Afrique elle-même, à la fois de la coupure que la déportation a provoquée et des connexions que cela a nécessitées ou que cela a suscitées en retour. L'histoire des « marrons », de ces hommes et de ces femmes qui ont tenté de se libérer de leur servitude, de fuir, voire de se révolter, que ce soit aux Antilles, en Amérique ou aux Mascareignes, n'a-t-elle pas aussi sa place dans une histoire de l'Afrique? Mais la fin de la traite et l'abolition de l'esclavage ne sont pas les termes de cette histoire transcontinentale. Dans quelle histoire intégrer celle de Félix Éboué, le Guyanais descendant d'esclaves, administrateur colonial français en Afrique, en quête de ses racines et grand ami de René Maran, auteur de *Batouala*?

Les horizons de l'Afrique sont multiples. Quels que soient les choix, le risque serait, d'enfermer les uns et

les autres dans une case, en une assignation identitaire. L'Afrique n'est qu'un découpage géographique, elle n'a de couleur différente que sur les planisphères scolaires. Ici comme ailleurs, le monde déborde d'histoires.

Vincent Capdepuy

ÎLES D'AFRIQUE, ENJEUX GÉOGRAPHIQUES

À quel continent les îles sont-elles liées? La question frôle le non-sens. Rarement interroge-t-on la pertinence de classer les îles dans le système géographique qui a divisé le monde en continents. Pourtant, cela n'a rien d'évident. Malte, par exemple, est-elle d'Europe ou d'Afrique? Situé au centre de la mer Méditerranée, l'archipel a été durablement marqué par l'influence arabe, notamment dans la langue maltaise, apparentée à l'arabe sicilien. Mais tour à tour phénicienne, romaine, vandale, byzantine, arabe, normande, rattachée à l'Empire romain germanique, angevine, aragonaise, templière, française, britannique, Malte finit en 1964 par devenir indépendante, et en 2004 elle intègre l'Union européenne. Aujourd'hui, l'arrivée régulière de migrants africains rappelle sa proximité immédiate de l'Afrique, à 300 km des côtes de Tunisie et à 350 km de celles de Libye.

Bout d'Afrique, terre de nulle part?

Que dire de Sainte-Hélène? Sise au milieu de l'Atlantique, elle n'a été découverte qu'en 1502 par un navigateur galicien au service de la couronne portugaise, João da Nova. Elle devient britannique en 1657, avec le statut de territoire d'outre-mer. À 1 900 km des côtes de

l'Angola et à 3 250 km de celles du Brésil, l'île de Sainte-Hélène est considérée comme africaine; elle pourrait être de nulle part, ou tout simplement atlantique.

L'île Maurice? Comme Sainte-Hélène, elle resta sinon totalement inconnue, du moins inhabitée jusqu'à l'arrivée des Européens. Découverte par les Portugais au début du 16^e siècle, elle servit elle aussi d'étape aux navires sur la route des Indes avant d'être colonisée par les Hollandais en 1598. Ils la baptisèrent *Mauritius* en l'honneur d'un de leurs dirigeants, Maurice de Nassau. Mais son peuplement ne fut vraiment entrepris qu'à partir de son passage sous domination française en 1710. Les grandes exploitations agricoles se multiplièrent, profitant de la déportation de milliers d'esclaves originaires principalement d'Afrique orientale. Un siècle plus tard, ce furent les Anglais qui s'en emparèrent. L'abolition de l'esclavage par les Britanniques en 1833 favorisa le développement d'un autre système: l'engagisme. Au fil des décennies qui suivirent, presque 500 000 travailleurs arrivèrent d'Inde de gré et surtout de force pour travailler dans les plantations mauriciennes. Indépendante depuis 1968, l'île Maurice est membre de l'Union africaine. Pourtant, l'empreinte indienne est sans doute la plus forte, ce en quoi l'Union indienne ne se trompe pas, jouant sur la diaspora pour développer son influence.

La question de l'africanité de ces îles qui parsèment le pourtour de l'Afrique à une distance plus ou moins importante, parfois infime, parfois considérable, n'est en effet pas uniquement d'ordre métagéographique. Elle est foncièrement géopolitique. C'est ce que clamait le Ghanéen et leader panafricaniste Kwame Nkrumah le 24 mai 1963 lors de la fondation de l'Organisation de l'unité africaine (OUA): « Nous, en Afrique et dans ses îles, sommes une seule Afrique. Nous rejetons l'idée de toute division. De Tanger ou du Caire au Nord jusqu'à la ville du Cap au Sud, du cap Guardafui à l'Est jusqu'aux îles du Cap-Vert à l'Ouest, l'Afrique est une

et indivisible. » Le drapeau de l'Union africaine, qui a succédé à l'OUA en 2002, représente un certain nombre de ces îles : Madagascar, les Comores, les Seychelles..., mais aussi La Réunion, les Canaries, les Açores, pourtant territoires européens d'outre-mer ; si elles ne font pas partie de l'Union africaine, ces dernières sont bel et bien revendiquées comme africaines et considérées comme des territoires occupés.

D'un point de vue géohistorique, sur la longue durée, les choses sont cependant plus complexes et se laissent moins facilement enfermer dans des cases. Prenons Madagascar, ce « petit continent » comme l'écrivit Jean-Baptiste Piolet en 1895. De loin, sur une carte du monde, elle paraît accolée à l'Afrique. Pourtant, qui furent les premiers habitants de Madagascar ? En l'absence de travaux archéologiques suffisants, la réponse n'est pas définitivement tranchée. Si des hommes et des femmes s'y sont d'abord installés en provenance d'Afrique, leurs traces sont ténues. L'empreinte durable, incontestée, d'un véritablement peuplement de Madagascar est celle d'une population austronésienne, dont l'aire s'étend principalement entre Taïwan et l'île de Pâques. Les premiers habitants de Madagascar auraient été asiatiques et non africains. Originaires de l'actuelle Indonésie, ils sont arrivés aux alentours du milieu du premier millénaire, sans qu'on puisse dater l'événement de façon plus précise, ni retracer leur trajet. Avec eux, ils amenèrent à Madagascar leur langue, leurs rites, mais aussi un certain nombre de plantes : le riz, le cocotier, la grande igname (le *kambar* réunionnais), le curcuma. Autre signe encore bien visible de ces navigations transocéaniques : la pirogue à balancier, toujours utilisée par des pêcheurs traditionnels malgaches, et connue des seules populations austronésiennes, de Madagascar à la Polynésie en passant par Sumatra. On comprend que derrière une telle question historique se cache un enjeu mémoriel majeur.

Le destin mouvementé de Socotra l'aride

En mer d'Arabie, dans le prolongement de la Corne de l'Afrique, Socotra a été classée au patrimoine mondial de l'humanité. À un peu plus de 200 km du cap Guardafui, qui forme l'extrémité nord-est de la Somalie, elle est distante de plus de 350 km du Yémen, auquel elle est pourtant rattachée. Appelée l'« île des Dioscorides » dans *Le Périple de la mer Érythrée*, texte grec du début de notre ère, elle servit de comptoir dans le commerce entre Méditerranée et Inde, et d'isolat pour des ermites chrétiens. Au 9^e siècle, elle fut conquise par les Éthiopiens. À l'entrée de la mer Rouge, son emplacement stratégique n'échappa pas aux Portugais. Dès 1507, une flotte portugaise commandée par Tristão da Cunha s'empara de la capitale, Suq, mais c'était sous-estimer l'hostilité de cette île aride ; ils l'abandonnèrent quelques années plus tard au profit des sultans Mahra, qui étaient installés à Qishn, sur la côte méridionale du Yémen. Au 19^e siècle, ce furent les Anglais qui s'y intéressèrent afin de contrôler l'axe entre Royaume-Uni et Inde. En 1834, Socotra fut vendue à l'East India Company, mais elle fut rapidement éclipsée par Aden, acquise en 1839. Depuis le départ des Britanniques en 1967, l'île est donc restée yéménite, mais en marge des conflits qui ont régulièrement déchiré le pays.

On pourrait multiplier les exemples : Zanzibar, les Açores, São Tomé, les Chagos... La question reste toujours : où s'arrête l'Afrique d'outre-mer ? Où commencent l'Europe, l'Asie, l'Amérique, l'ailleurs ? Ces limites sont peut-être plus molles qu'on ne le croit. Ces grands découpages n'ont pas de bords francs. Il y a des entre-deux indéterminés et des zones de chevauchement. L'histoire de ces îles est celle de flux et de reflux, d'interconnexions et d'enchevêtrements multiples. Grâce à une géographie critique, ces histoires permettent de prendre avec recul les logiques identitaires, qu'elles soient